

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

CHAPITRE II.—Suite.

Ces messieurs en étaient arrivés au fromage, et le vin, qui avait commencé à leur monter au cerveau dès le second service, continuait à circuler avec plus d'entrain que jamais et témoignait maintenant de l'excellence de son vin par le chaleureux effet qu'il produisait sur les convives.

Tous les invités parlaient et gesticulaient à la fois. Dans leur expansion, causée par les vins capiteux, les convives laissaient, à leur insu, ressortir les traits saillants de leur caractère.

Aussi le spirituel et méchant Deschenaux s'amusa-t-il à taquiner l'ex-boucher Cadet qui, en devenant munitionnaire-général, n'avait pu se départir de cette rudesse de manières qu'il avait puisée dans son éducation première. Aux fines attaques et aux saillies mordantes du secrétaire, Cadet ne savait répondre que par quelques grossières platitudes appuyées de jurons malsonnants dans la bouche d'un homme de sa position.

Quant à Corpron, le premier commis de Cadet, bien que son intérêt le portât à défendre son patron, une lueur de bon sens qui éclairait encore, à travers les vapeurs de l'ivresse, son esprit sournois et rusé, lui conseillait de ne pas s'exposer à s'aliéner le secrétaire; aussi ne faisait-il que parer les plus rudes estocades de Deschenaux, sans engager directement le fer avec ce redoutable et influent adversaire.

Pour ce qui est de De Villiers, qui avait succédé au contrôleur de la marine, Bréard—celui-ci s'en était retourné en France extrêmement riche—il buvait sans prendre part à cette lutte agaçante et perfide. C'était un homme de rien, qui avait d'abord été simple commis dans les bureaux de la marine. « Personne, dit le *Mémoire sur les affaires du Canada*, ne fut plus insatiable et de plus mauvaise foi que lui; et ses méchancetés ainsi que sa conduite répondirent à la perversité de son génie. »

Il s'enivrait sans rien dire, en parvenant à faire les plaisirs de la table et ne se voyant point immiscer dans la critique des petites faiblesses et misères des autres, de peur qu'on ne vienne à découvrir, par un dangereux rapprochement, de plus honteuses turpitudes sur son propre compte.

L'intendant venait de congédier tous les serviteurs de peur qu'ils n'abusassent de quelque indiscretion échappée aux convives avinés.

Son front soucieux trahissait certaine préoccupation intérieure assez forte pour le poursuivre jusque dans les jouissances oubliées d'un copieux repas.

Pensait-il aux difficultés que la venue des nouveaux événements militaires allait jeter sur sa voie déjà fort embarrassée, ainsi qu'à l'orage qui déjà grondait à son horizon assombri, et qui, venant de la cour, pouvait contenir dans ses flancs le coup de foudre destiné à écraser l'intendant infidèle?

Songait-il, au contraire, aux moyens à prendre pour se faire aimer de cette jeune fille qu'il avait fait enlever si brutalement le soir même?

C'était certainement l'une ou l'autre de ces deux pensées qui le préoccupait ainsi, lorsqu'il fut soudain tiré de sa rêverie par le bruit d'une assiette qui, après lui avoir effleuré la figure, alla se briser en éclats sur la muraille.

Cadet venait de lancer ce projectile à la tête de Deschenaux.

Voici ce qui avait causé cet esclandre.

Deschenaux, jaloux de la fortune rapide de Cadet, l'avait d'abord raillé sur l'impopularité des immenses levées de blé faites, dans les campagnes, par le munitionnaire-général, levées très-profitables, du reste, avait-il ajouté, pour celui qui était chargé de les faire.

—Et vous, avait répondu Cadet, croyez-vous être en odeur de sainteté auprès des bourgeois de Québec? Outre que vous êtes receveur de l'imposition qu'on a mise sur eux pour l'entretien des casernes et que cela suffit pour vous attirer la malveillance des citoyens, on ne se gêne pas de dire que vous empochez la moitié des contributions.

—Oh parbleu! la bonne farce! répliqua Deschenaux. Et pensez-vous, mon cher, que l'histoire de ce gros million, à vous compté lors de votre entrée en charge, soit plus édifiante que celle de l'impôt?

—Mais, dit Corpron, qui intervint prudemment, vous avez dû voir, M. le secrétaire, le compte-rendu que nous avons fait tenir à M. l'intendant de l'emploi de ce million. Pourquoi donc vous arrêter à de viles calomnies?

—Allons donc, mon cher Corpron, lui dit Deschenaux avec un rire cynique, je vous croyais plus fort! Est-ce que nous ne nous connaissons pas tous un peu, hein? Entre nous cette feinte est ridicule. Aussi soyez certain que malgré votre savant état de compte fait pour aveugler, là-bas, messieurs les ministres, je sais fort bien quels jolis prélèvements vous avez faits, Cadet et vous, sur ce million de francs avancé au munitionnaire. Mais ce n'est point là la question. Car il est constant, entre nous, que c'est à qui s'enrichira le plus vite parmi tous les fonctionnaires de ce gou-

vernement qui ne fait que se modeler, du reste, sur celui de Mme de Pompadour. Ce que je veux reprocher à Cadet, c'est qu'il nous compromet tous.

—Et comment cela, s.... tonnerre? s'écria Cadet; ne suis-je pas aussi fûté que vous, par hasard?

—Je serais le dernier à vous refuser les plus brillantes qualités de l'esprit, dit Deschenaux d'un ton railleur, qui ne fit qu'exaspérer Cadet. Mais avouez que vous vous êtes mis sur un trop haut ton. Le peuple, qui crève de faim, s'indigne de vous voir une table aussi fastueuse que celle que vous tenez, avec, en outre, valets de chambre, laquais et maître d'hôtel.

—Eh! mille diables! peu m'importe ce que dit la populace! Je maintiens mon rang, voilà tout!

—Votre rang? votre rang? Bah!

—Comment? mais ne suis-je pas autant et même plus que vous?

—Autant, je ne dis pas; mais plus...!

—Pour être né dans la boutique d'un cordonnier, vous faites bien l'important, monsieur le secrétaire!

—Oh! oh! monsieur le munitionnaire-général, le prenez-vous sur ce ton-là? D'abord, je ne crois pas devoir en céder à un ex-porcher. Puis laissez-moi vous répéter ce bon mot qui court tout Québec, lors de votre élévation à l'emploi que vous occupez aujourd'hui et que vous n'avez certes pas dû à une instruction laborieusement acquise. C'est étonnant, disait-on, que Cadet, le boucher, ait su passer aussi vite du couteau à l'épée. (1)

—Béâtre! rugit Cadet, qui saisit une assiette et la lança au visage du malicieux Deschenaux.

—Messieurs! messieurs! s'écria Bigot. Au lieu de vous griser et de vous quereller, il vaudrait mieux, je pense, aviser aux moyens de nous tirer de l'impasse où nous a poussés une administration plus que suspecte. Tandis que vous dormez sur le fruit de vos exactions, je suis seul à veiller au salut de tous.

« En effet, qui a su, jusqu'à présent, entretenir une sourde inimitié entre M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm, et nous attirer la protection du gouverneur aveuglé? Qui vous a mis à même, afin de hâter avant la tempête votre retour en France, de réaliser en espèces sonnantes les bien considérables que vous avez acquis en bons sur le trésor? N'est-ce pas encore moi, grâce au soin que j'ai pris d'envoyer en France l'aide-major Péan, dont la mission spéciale était de nous expédier ce printemps des navires chargés de marchandises que nous avons vendues au poids de l'or? »

—Ce pauvre Péan! interrompit Cadet toujours à moitié ivre. Il doit s'ennuier de sa jolie femme qu'il a laissée, sur votre avis, à Québec.

—Monsieur Cadet, reprit sèchement Bigot, vous badinez mal à propos, croyez-moi. Pour vous en convaincre, je vais vous lire une lettre que j'ai reçue, il n'y a pas longtemps, du nouveau ministre de la marine, M. Berryer. Bien qu'elle vous concerne, ainsi que ces messieurs, tout autant que moi, je n'ai pas voulu vous en faire part avant ce jour; car il m'en coûtait de troubler votre sécurité. Rappelez-vous seulement que lors de l'arrivée du vaisseau qui, ce printemps, nous apporta de France les premières nouvelles de la saison, je vous ai tous avertis de vous tenir sur vos gardes, parce que la tempête commençait à gronder. Écoutez maintenant ce que m'écrivit le ministre de la marine.

Bigot prit une lettre dans la poche de son justaucorps.

Les convives penchèrent vers l'intendant leurs figures anxieuses, et à mesure que Bigot avançait dans sa lecture, leurs physionomies terrifiées montraient combien les fumées de l'ivresse se dissipaient vite sous le coup des dures vérités contenues dans le foudroyant message du ministre.

« On vous attribue directement, » disait M. Berryer dans sa lettre à Bigot, datée du 19 janvier 1759, « d'avoir gêné le commerce dans le libre approvisionnement de la colonie. « Le munitionnaire-général. »—Bigot eut soin de souligner ces derniers mots dans sa lecture.—« Le munitionnaire-général s'est rendu maître de tout, et donne à tout le prix qu'il veut. Vous avez vous-même fait acheter pour le compte du roi, de la seconde et de la troisième main, ce que vous auriez pu vous procurer de la première et à moitié meilleur marché; vous avez fait la fortune des personnes qui ont des relations avec vous par les intérêts que vous leur avez fait prendre dans ces achats ou dans d'autres entreprises; vous tenez l'éclat le plus splendide et le plus grand jeu au milieu de la misère publique. « Je vous prie de faire de très-sérieuses réflexions sur la façon dont l'administration qui vous est confiée a été conduite jusqu'à présent. Cela est plus important que peut-être vous ne le pensez. » (2)

Quant il eut fini de lire, Bigot regarda Cadet dont il était fait spécialement mention dans le message officiel.

Le munitionnaire avait perdu sa morgue. Il était là, le regard rivé sur la table, décontenancé, pâle, défait, stupide.

(1) Toutes les allusions faites aux personnages de cette scène sont exactement historiques. Voyez les *Mémoires sur les affaires du Canada*.

(2) Historique.

Les autres convives ne paraissaient guère plus rassurés.

—Pardonnez-moi, chers hôtes, ajouta l'intendant, de vous faire terminer ce repas d'une aussi triste manière. Mais le moment est des plus critiques, et le temps est venu de chercher une planche de salut afin de ne pas sombrer dans le gouffre qui menace de nous engloutir.

« Il y a dans la vie de pénibles étapes où l'homme le plus heureux doit s'arrêter afin de bien calculer l'élan qui lui fera franchir avec succès un précipice inopinément ouvert devant lui par la main de l'inconstante fortune. A l'heure présente, nous en sommes tous rendus là, vous et moi; car vous ne devez point vous cacher qu'en tombant je vous entrainerais avec moi dans l'abîme.

« Puisque donc le moment d'agir est venu, sachons oublier, pour un certain temps, les plaisirs de la vie facile que nous avons menée jusqu'ici, sachons redevenir hommes d'énergie. Combinons notre plan, réunissons toutes nos forces afin de contraindre la main de la fortune à nous aider plutôt qu'à nous laisser choir. Et quand une fois nous aurons franchi le périlleux obstacle, nous reprendrons là-bas, sur le sol de France, notre joyeuse vie.

—Bravo! bravo! s'écrièrent Deschenaux et De Villiers.

—Vous avez raison, dirent à la fois Corpron et Cadet.

—Mais, poursuivit Bigot, nous avons d'autant plus besoin d'agir de concert qu'il nous va falloir faire face à des circonstances imprévues. Je vous avoue, pour ma part, que certain plan que j'avais formé pour notre prochain retour en France, devient irréalisable, pour cette année du moins, vu l'expédition que ces maudits Anglais dirigent sur Québec. Comment croire, en effet, que le roi accepterait notre démission à la veille de cette crise imminente que la colonie va bientôt traverser?

« C'est bien dommage; car, outre que nous avons pu, ce printemps, réaliser en espèces les biens que nous avions acquis, mes mesures étaient prises pour que vous me suiviez tous en France, cette année même. L'orage n'aurait éclaté que sur nos successeurs. Déjà même j'avais commencé à mettre ce projet à exécution. Ainsi, Varin, le commissaire de la marine à Montréal, n'a dû son retour en France qu'à mes sollicitations.

—En voilà un qui est heureux! murmura Deschenaux. Il jouit maintenant, sans alarmes, de l'immense fortune qu'il a pu s'amasser en fort peu de temps.

—J'avais encore su procurer à Péan, sous prétexte de mauvaise santé, ce congé d'absence qui lui a permis de s'acheter là-bas de grands biens. Et c'est ainsi que je voulais vous faire tous battre en retraite vers la France, les uns après les autres, me réservant, comme votre chef, la partie la plus périlleuse de ces opérations vraiment stratégiques, celle de former à moi seul votre arrière-garde et de quitter le dernier ce terrain miné qui menace à chaque instant de sauter sous nos pieds. Mais comme tous ces beaux projets seront mis à néant par l'arrivée prochaine des Anglais, il nous faut tâcher de tirer le meilleur parti possible des événements et de tourner à notre avantage les conséquences qui en pourront résulter.

« Messieurs, continua-t-il après avoir jeté à ses complices un regard profond qui fit baisser la tête à chacun d'eux, comme je vous l'ai dit tantôt, votre sort est étroitement lié au mien. Ma perte causerait infailliblement la vôtre. Étant donc assuré de votre discrétion, je n'hésite pas à vous confier le secret terrible dont dépend notre conservation. Au point où nous en sommes rendus dans nos relations avec MM. les ministres du roi, le seul moyen de salut qui nous reste se trouve, à mon avis, dans la victoire des armes britanniques et la cession de la Nouvelle-France aux Anglais. »

Les gestes d'assentiment qui échappèrent à ses convives indiquèrent à Bigot que tous avaient saisi la portée de cet argument.

—Vous comprenez qu'en laissant le pays après une lutte acharnée de plusieurs mois, il nous serait encore assez facile de faire entrer une partie des énormes dépenses entraînées jusqu'à présent par notre administration, dans les frais considérables qu'exigerait cette dernière et désastreuse campagne. Il ne nous resterait alors qu'à nous prémunir contre les attaques de nos ennemis sur notre conduite et notre gestion antérieures. Mais je crois qu'une fois en France, il nous serait aisé de prévenir ce danger en sacrifiant chacun quelques milliers d'écus pour conserver et acquérir des influences à la Cour.

« Que nos armes soient victorieuses, au contraire, et voyez d'ici le désastre qui nous attend. Notre administration se prolonge indéfiniment, les dettes s'accroissent de plus en plus, et nous sommes exposés à une reddition de compte scabreuse, lorsque la patience et la libéralité du roi seront lassés de voir tant de millions enterrés sous quelques arpents de neige, comme M. de Voltaire définit, si mal, entre nous, l'immense et riche territoire du Canada. Je crois donc, et ce n'est qu'après y avoir longtemps réfléchi que j'en suis arrivé à ce moyen extrême, je crois donc qu'il nous faudra violenter la fortune et la contraindre à

favoriser les armes anglaises, si les nôtres s'acharnaient à nous donner la victoire.

—Mais, interrompit Cadet en bégayant de peur, vous aurez donc recours à la trahison?

—Pourquoi pas?

Les misérables pillards que Bigot dominait de toute la hauteur de son infernal génie et de sa force indomptable de caractère, durent courber la tête sous le froid regard de l'intendant.

—Écoutez! continua-t-il, si vous ne vous sentez pas le courage d'affronter directement les risques de cet acte nécessaire—donnez-lui le nom que vous voudrez—reposez-vous sur moi de ce soin. Seulement, malheur à celui d'entre vous qui oserait jamais desserrer les lèvres à ce sujet! Vous savez que ma police à moi est bien faite et qu'elle est même meilleure que celle du roi. Je ne donnerais pas à ce double traître deux jours de vie. Votre rôle sera bien simple. Vous êtes tous assez riches maintenant pour cesser vos dilapidations. Agissez donc honnêtement dans vos transactions publiques, montrez un grand zèle pour le service du roi, afin d'achever d'aveugler le marquis de Vaudreuil et de parvenir à convaincre le général de Montcalm de la droiture de nos intentions. Quant au reste, je m'en charge. Est-ce dit, Messieurs?

Tous ses hôtes lui tendirent simultanément la main.

—C'est bien! Y a-t-il longtemps, Deschenaux, que vous avez vu de Vergor?

—J'ai diné tout dernièrement avec lui.

—Se rappelle-t-il le fameux coup de main que je lui ai donné pour le libérer du procès qu'il lui fallut subir en 1757 à cause de sa lâche défense du fort de Beauséjour?

—Il m'en a précisément causé la dernière fois que je l'ai vu.

—A-t-il donc encore assez de cœur pour me garder de la reconnaissance?

—Dame! on pourrait en douter sans jugement téméraire; mais enfin, il me renouvelle à tout propos l'assurance de son dévouement pour vous.

—Il faudra, dans ce cas, l'entretenir dans ses bonnes résolutions en lui rappelant combien je pourrais aisément le perdre si jamais il refusait de m'obéir en quoi que ce fut.

—Ce sera facile.

—Veillez en outre lui signifier d'ici à quelques jours d'avoir à se tenir prêt pour le premier moment où j'aurai besoin de lui. Maintenant, chers amis, je vous laisse libres de rester à table ou d'aller, si vous l'aimez mieux, vous reposer. Quant à moi, je vais gagner mon lit. Car il nous faudra demain être sur pied de bonne heure, si nous ne voulons pas manquer la chasse.

Bigot sonna et se fit apporter un martinet d'or dont Sournois alluma la bougie.

L'intendant avait une chambre à coucher dans le grand corps de logis du château. Mais ce n'était que pour la forme, vu qu'il n'y passait presque jamais la nuit. Il couchait, au contraire, dans la tourelle de l'ouest où il occupait, au rez-de-chaussée, un petit appartement situé au-dessous de celui où nous avons vu Sournois apporter la jeune fille.

Cette particularité n'était connue que de Bigot, de Sournois et de Mme. Péan, qui seuls savaient quelles étaient les voies de communication avec la tour, isolée complètement, en apparence, du reste de l'édifice. Aussi Sournois était-il seul chargé du service de la tourelle, et lorsque la folâtre dame Péan la venait habiter, le disgracieux valet servait momentanément de page à la femme de ce pauvre aide-major.

L'intendant se rendit donc à la chambre du château où il était censé coucher. Elle était située au rez-de-chaussée et regardait le nord.

Il y entra, verrouilla la porte au dedans, et marchant vers son lit, il en déplaça les couvertures et donna deux ou trois coups de poing dans les oreillers, afin de laisser croire que c'était là qu'il avait dormi.

Ensuite, il alluma une lanterne sourde, éteignit la bougie du martinet et se dirigea vers une armoire dont le fond était scellé dans le mur.

Il ouvrit l'armoire et poussa certain ressort caché qui fit tourner un panneau dissimulé dans la boiserie. Cette ouverture secrète laissait voir un petit escalier dérobé qui descendait dans l'épaisse muraille.

L'intendant referma derrière lui la porte de l'armoire ainsi que le panneau, et s'engagea dans le sombre escalier, juste assez large pour donner passage à un homme.

Une autre porte l'arrêta, quand il eut descendu douze marches. Il la toucha du doigt. Elle s'ouvrit et se referma sans bruit, comme par enchantement.

Bigot se trouvait dans la cave du château.

Il marcha droit au mur du pignon de l'ouest, où une autre ouverture, praticable seulement pour celui qui en avait le secret, lui livra passage et le conduisit sous le rez-de-chaussée de la tourelle.

—Je ne sais trop comment cette jeune fille va m'accueillir, dit-il en gravissant les degrés. Arrivé devant la chambre où Sournois avait laissé la pauvre enfant seule et sans connaissance, Bigot frappa discrètement.

Ne recevant aucune réponse, il ouvrit la porte et pénétra dans le mystérieux boidor.

La suite au prochain numéro.

—L'adversité, qui nous rend indulgent pour les autres, les rend sévères envers nous.